

## L'ANALYSE DU DISCOURS EN INTERACTION : QUELQUES PRINCIPES METHODOLOGIQUES

Catherine Kerbrat-Orecchioni  
Université Lumière Lyon 2

Il s'agira ici de présenter quelques principes généraux qui guident le travail que j'effectue dans le domaine de recherche où je me trouve engagée depuis un certain nombre d'années, domaine que l'on peut appeler « analyse des interactions verbales », ou bien encore « analyse du discours en interaction » (ce qui signifie, en dépit du chiasme, à peu près la même chose, la deuxième expression présentant toutefois l'avantage de rappeler que les conversations et autres formes d'interactions verbales ne sont que des formes particulières de discours).<sup>1</sup>

Rappelons en effet qu'en sciences du langage on peut adopter différentes perspectives qui sont également légitimes:

(1) On peut tout d'abord s'intéresser plutôt au *système* de la langue, ou aux *usages* de la langue (c'est-à-dire aux discours);

(2) Dans le deuxième cas, on peut travailler plutôt sur du matériel *monologal* (discours produits par un seul et unique locuteur — même si ces discours sont le plus souvent « dialogiques », convoquant diverses voix énonciatives), ou plutôt au contraire sur du matériel *dialogal* (discours échangés entre différents locuteurs en présence qui « interagissent », c'est-à-dire s'influencent mutuellement en adaptant tout au long de l'échange leurs comportements discursifs à ceux de leur(s) partenaire(s)).

Cette opposition ne recouvre pas exactement l'opposition entre discours écrit vs oral, puisqu'il peut y avoir des discours oraux monologiques (exemple des conférences magistrales) et des discours écrits dialogaux (exemple des *chats*), mais d'une manière générale il est évident que l'écrit est plutôt du côté du monologal et l'oral du côté du dialogal.<sup>2</sup>

Dans notre laboratoire lyonnais,<sup>3</sup> nous nous intéressons aux divers types de discours oraux qui s'échangent dans la vie quotidienne aussi bien que dans certains lieux institutionnels (conversations familiales, échanges dans les commerces et les services,

---

<sup>1</sup> Précisons que le label « analyse conversationnelle » (traduction française de *conversation analysis*) est plus spécialisé que les expressions « analyse des interactions verbales » et « analyse du discours en interaction », désignant un courant de recherche particulier au sein de la linguistique interactionniste, courant d'inspiration ethnométhodologique fondé aux Etats-Unis par H. Sacks et E. Schegloff.

<sup>2</sup> Notons d'ailleurs que la plupart des productions orales monologiques (conférences, journaux télévisés, bulletins météorologiques...) se font à partir d'un support écrit.

<sup>3</sup> ICAR : Interactions, Corpus, Apprentissages, Représentations (CNRS/ Université Lyon 2/ ENS-LSH de Lyon).

réunions de travail, interactions en classe, interactions en milieu hospitalier, interactions médiatiques...). Mon objectif sera ici d'envisager quelques principes méthodologiques dont certains font l'objet d'un consensus entre tous les chercheurs engagés dans ce champ, tandis que d'autres donnent lieu à débats et controverses entre ces mêmes chercheurs.

### **1. Premier principe : la nécessité de fonder l'analyse sur des *données authentiques***

Si l'on veut savoir comment les choses se passent vraiment dans les interactions quotidiennes, le seul moyen fiable consiste à enregistrer des échanges se déroulant entre personnes réelles dans des situations réelles, puis à les transcrire de la façon la plus fidèle possible, le corpus étant constitué à la fois par l'enregistrement (auquel il faut sans cesse revenir) et par sa transcription, artefact indispensable pour pouvoir procéder commodément à l'analyse.

Il n'est évidemment pas interdit de recourir, à titre de complément, à d'autres types de données, et en particulier aux dialogues fictionnels (roman, théâtre, et mieux encore cinéma, où le dialogue se réalise sous forme orale), qui peuvent fournir des indications relativement précises et donc précieuses sur certains types de phénomènes (formes de l'adresse, formulation des actes de langage, fonctionnement des rituels et de la politesse, déroulement de certaines activités conversationnelles comme la dispute ou la confiance...) — mais à condition de ne jamais oublier que « la carte n'est pas le territoire », c'est-à-dire que ces *simulations* que nous offrent les constructions fictionnelles, même lorsqu'elles se veulent « réalistes », sont toujours considérablement simplifiées et stylisées par rapport à ce qui s'observe dans la réalité.<sup>4</sup>

Quant à la méthode, fort prisée et pratiquée en pragmatique contrastive, des questionnaires et des *completion tests* (consistant par exemple à demander à des informateurs comment ils saluent, remercient, s'excusent ou complimentent avec telle ou telle personne dans telle ou telle situation), elle permet elle aussi d'obtenir certaines indications utiles, mais qui ne doivent pas être prises pour argent comptant, car la méthode introduit nécessairement un « biais » dans l'analyse. J'en ai en particulier pris conscience lorsque je travaillais sur le compliment et les réactions au compliment : alors que je constatais, sur mes données françaises, une extrême variation des formulations (explicites et implicites) de cet acte de langage, diverses études sur d'autres langues mettaient au contraire en évidence le caractère

---

<sup>4</sup> Sur le dialogue romanesque comparé aux interactions authentiques, voir *Le discours en interaction*, 321-337.

éminemment stéréotypé des compliments... J'ai alors compris que cette divergence tenait surtout à la méthode d'investigation : soumis à des questions dans lesquelles le contexte ne peut jamais être suffisamment spécifié, l'informateur va répondre par exemple, à une question telle que « comment complimentez-vous une amie sur la nouvelle tenue qu'elle arbore, ou le petit plat qu'elle a confectionné pour vous ? », quelque chose comme « c'est très joli » ou « c'est délicieux » — réaction économique et prudente, mais au prix d'une inévitable banalité et stéréotypie de la formulation... Belle illustration de la façon dont le résultat de l'analyse peut être en grande partie conditionné par la méthode utilisée.

## **2. Deuxième principe : qu'il faut autant que possible prendre en compte la totalité du matériel sémiotique ainsi que tous les éléments pertinents du contexte**

Les interactions orales sont *multicanales* et *plurisémiotiques* : nous verrons plus loin un exemple du rôle que peut jouer l'accompagnement *paraverbal* (vocal et prosodique) et *non verbal* (mimo-gestualité, laquelle n'est accessible à l'analyste que s'il dispose d'un enregistrement vidéo) du matériel proprement *verbal* produit dans l'interaction.

Mais je m'attarderai ici davantage sur la notion de contexte, dont le traitement est l'objet de vifs débats entre les différents courants de l'interactionnisme.

### **2.1. La notion de contexte : définition et distinctions**

Le contexte d'un item quelconque (quelles que soient sa nature et sa dimension), c'est l'ensemble de ce qui accompagne, entoure, environne l'item en question.

Lorsque cet item est de nature linguistique, on est amené à distinguer deux grands types de contextes, correspondant aux deux sens du mot « contexte » généralement reconnus par les dictionnaires (le terme est polysémique), à savoir le contexte *linguistique* vs *extralinguistique* ; ce qui correspond en analyse du discours à l'opposition suivante :

(1) Le contexte *discursif*, *endogène* ou *séquentiel* (dit aussi parfois « *cotexte* ») est intrinsèquement de même nature que le texte lui-même. La distinction entre « texte » et « cotexte » est donc indissociable du travail de l'analyste, qui en un moment T va se focaliser sur tel ou tel segment ainsi transformé en « texte », son entour discursif recevant alors le statut de « cotexte ». Mais au fur et à mesure que l'analyse progresse, ce qui était texte devient cotexte et inversement.

Le cotexte pris en compte peut être immédiat ou lointain, étroit ou large (cet axe étant

bien entendu graduel).

(2) Le contexte *externe* ou *exogène* peut être lui aussi plus ou moins étroit ou large : cela va de la *situation* immédiate (niveau « micro ») à la société dans son entier (niveau « macro »), en passant par le niveau de portée intermédiaire (ou « méso ») qu'est le contexte institutionnel (politique, juridique, académique, médical, etc.).

A la différence du cotexte, le contexte externe est de nature hétérogène au texte. Il comprend différents ingrédients (cadre spatio-temporel, nature du canal, participants, but de l'échange, genre de l'interaction...) dont la nature et le statut posent de nombreux problèmes que nous n'aborderons pas ici, préférant insister sur le fait que le contexte, loin de se présenter comme un cadre préexistant et immuable dans lequel on voit défiler du discours, est soumis à un *remodelage incessant* au cours du déroulement de l'interaction. Cela d'une part, du fait que le contexte discursif recadre en permanence les activités conversationnelles:

Une situation discursive n'est pas une structure stable et permanente, mais elle se construit progressivement, et se transforme avec le temps ; comme dans le jeu, chaque « coup » instaure une situation nouvelle, ou plus exactement une modification plus ou moins radicale de la situation précédente. (Caron, 1983 : 154)

et d'autre part, du fait que le contexte doit être conçu comme un ensemble de *représentations* qui se modifient sans cesse au cours du déroulement de l'interaction (ces représentations pouvant diverger d'un participant à l'autre).

Le discours est une activité tout à la fois *conditionnée* (par le contexte), et *transformative* (de ce même contexte) ; *donné* à l'ouverture de l'interaction, le contexte est en même temps *construit* dans et par la façon dont celle-ci se déroule ; *définie* d'entrée, la situation est sans cesse *redéfinie* par l'ensemble des événements conversationnels.

Bref : la relation entre texte et contexte est non point unilatérale, mais *réflexive*:

Context shapes language and language shapes context. [...]. Context is not simply a constraint on language, but also a product of language use. (Duranti & Goodwin, 1992: 30-1)

Le discours façonne le contexte autant que le contexte façonne le discours : c'est là une idée qui apparaît aujourd'hui dans la littérature comme un véritable leitmotiv. On pourrait l'illustrer de bien des manières : c'est surtout à travers l'étude de l'expression de la relation interpersonnelle que je me suis personnellement intéressée à cette action mutuelle que le texte et le contexte exercent l'un sur l'autre.<sup>5</sup> Il apparaît en effet que les comportements discursifs sont en grande partie déterminés par la relation socio-institutionnelle qui existe entre les

---

<sup>5</sup> Voir *Les interactions verbales*, t. II, 1<sup>re</sup> partie.

interlocuteurs; mais en partie seulement: ces comportements peuvent certes *refléter* la relation préexistante entre les interactants, mais ils peuvent aussi la *modifier*, voire l'inverser (qu'il s'agisse de la relation « horizontale » ou « verticale »). En particulier, le choix du pronom d'adresse (Tu *vs* Vous) est soumis à l'état de la relation au moment où a lieu l'échange (état qui dépend lui-même de divers facteurs). Mais le locuteur peut aussi parfois exploiter la zone de « jeu » qui sépare les domaines du Tu et du Vous pour tenter de modifier cet état de choses (la relation interpersonnelle étant une composante du contexte particulièrement flexible).

Cette conception dynamique du contexte est aujourd'hui partagée par l'ensemble de la communauté des chercheurs, qui tous admettent également que le contexte joue un rôle décisif dans les processus de production aussi bien que d'interprétation du discours. Mais les avis divergent en ce qui concerne la façon dont il convient de prendre en compte dans l'analyse les différentes composantes du contexte.

## ***2.2. Le traitement du contexte en analyse du discours en interaction***

Dans le champ de la linguistique interactionniste, on peut en gros distinguer deux attitudes par rapport à la question de savoir dans quelle mesure on peut et doit admettre dans la description des informations sur le contexte externe (étant donné que tout le monde s'accorde sur la nécessité de prendre en compte le contexte séquentiel).

(1) En ethnographie de la communication, on considère que l'analyste « a toujours besoin d'une analyse préliminaire du contexte » et doit récolter le plus d'informations possible sur le site étudié (Gumperz, in Eerdmans & al., 2002: 22).

(2) Les adeptes de l'analyse conversationnelle estiment au contraire qu'il est préférable de se contenter des informations « endogènes », au nom des arguments suivants : commencer l'analyse en disant par exemple qu'on est dans une classe ou un commerce peut être trompeur car il peut s'y passer tout autre chose qu'un cours ou une transaction commerciale. Surtout, le contexte est un ensemble infini d'éléments qui ne sont pas tous interactionnellement pertinents, les éléments pertinents étant toujours « indiqués » par les « membres » eux-mêmes : en un instant T, les participants sélectionnent tel ou tel aspect du contexte qu'ils vont « exposer » et rendre significatif par leur conduite ; c'est-à-dire que les données contextuelles pertinentes sont en quelque sorte « internalisées » par le travail des membres — pour le plus grand bénéfice de l'analyste qui va ainsi

pouvoir se passer d'informations « exogènes ».

Et voilà que l'on croise au passage la notion d'*indices de contextualisation* théorisée d'abord par John Gumperz, et qui recouvre tout ce qui dans le texte de l'interaction (verbal et non verbal) fournit des indications sur le contexte, lesquelles vont en retour influencer l'interprétation des événements conversationnels. Parmi ces indices Gumperz retient surtout les faits prosodiques et mimo-gestuels (ainsi que le « style » du discours), mais toutes sortes d'éléments peuvent jouer ce rôle, comme on le voit dans ce petit extrait de la transcription d'une interaction dont on supposera que l'analyste ignore tout au départ :

- 1 A (Toc toc toc)  
2 B entrez  
3 A ce s'ra pas long  
4 B non comprenez je suis dans un texte là [et  
5 A [oui je m'excuse de vous déranger comme ça c'est que  
[...]  
20 B maintenant écoutez y a une chose qui me préoccupe attendez un peu quoi (..) j'en ai besoin il me faut quelques exemplaires pour mon séminaire  
[...]  
51 A je vous souhaite une bonne fin de journée  
52 B et bonnes fêtes de Noël  
53 A vous de même  
54 B au revoir  
55 A au revoir

À la simple lecture de ces quelques extraits de transcription, l'analyste aura vite fait de comprendre que l'échange se déroule dans le bureau d'un professeur d'université (cf. 4 : « je suis dans un texte là », confirmé en 20 : « il me faut quelques exemplaires pour mon séminaire »), en milieu de journée et peu avant Noël (cela grâce aux formules votives de 51 et 52 : le voeu ayant pour condition de réussite qu'il doit porter sur un événement postérieur mais relativement proche de l'énonciation de la formule, cette condition externe vient s'inscrire dans l'énoncé sous la forme d'un présupposé), et que la raison d'être de la visite tourne autour de l'emprunt de quelque ouvrage que B a en sa possession.

Donc: dans le texte lui-même sont inscrites toutes sortes d'indications sur le contexte (cadre spatio-temporel, participants, but de l'interaction), mais qui ne jouent pas forcément le même rôle pour les « membres » et pour l'analyste. À un analyste ignorant tout du contexte ces indications peuvent dans une certaine mesure permettre de le reconstituer. Mais pour les participants à l'interaction :

– « il me faut quelques exemplaires pour mon séminaire » n'apporte à A aucune information nouvelle en ce qui concerne le statut de B ; tout au plus active-t-il cette donnée contextuelle (en rappelant à A ce statut, par le biais du présupposé que comporte le syntagme nominal

« mon séminaire »).

– C’est aussi un présupposé qui est en jeu dans les deux formules votives : l’information concernant le contexte temporel étant partagée par A et B (*AB event* au sens de Labov & Fanshel, 1977), elle sert de socle à la formulation du vœu. Le mécanisme est similaire à celui que décrit Ducrot à partir d’exemples tels que celui-ci :

A : Est-ce que Paul est bon marin ?  
B : Tous les Anglais sont bons marins

dans lequel l’enchaînement de B va nous apprendre, au cas où nous l’ignorions jusqu’alors, que Paul est anglais ; mais on ne peut pas dire pour autant que pour les participants à l’échange, cet enchaînement serve normalement à « indiquer » l’anglicité de B, pas plus qu’on ne peut dire que « bonne fin de journée » ou « bonnes fêtes de Noël » dans l’exemple précédent servent à « indiquer » le contexte temporel de l’échange. Dans de tels cas, si indices de contextualisation il y a, ce n’est pas exactement au sens de cette définition :

Contextualization cues are used by speakers *in order to* enact a context for interpretation of a particular utterance. (Auer & di Luzio, 1992 : 25; italique ajouté)

C’est seulement à l’analyste qu’il revient, éventuellement, d’exploiter ces présupposés comme des « indices » pour en extraire par la bande<sup>6</sup> certaines informations sur le contexte, informations qui seront pour lui « nouvelles », alors qu’elles sont pour les participants « préalables » — éventuellement, c’est-à-dire pour le cas où il ne dispose pas *a priori* des informations pertinentes ; mais s’il les possède, on ne voit vraiment pas au nom de quoi il devrait s’en priver.

On peut donc trouver bien artificielle l’attitude consistant à bannir de l’analyse toute information contextuelle préalable<sup>7</sup>, dans la mesure où elle ne correspond en rien à la démarche des « membres », qui lorsqu’ils pénètrent dans un magasin ou une salle de classe ont bien quelque représentation préalable du type d’événement dans lequel ils se trouvent engagés, représentation préalable qu’il convient de traiter comme telle dans l’analyse. Cette attitude est en outre risquée, car il est imprudent d’affirmer que les éléments pertinents du contexte sont toujours nécessairement « affichés » par les participants. Dans le cas par exemple des interviews ou débats médiatiques, il n’y a généralement aucune trace, dans le

---

<sup>6</sup> L’analyste exploitant alors un mécanisme interprétatif auquel les participants peuvent eux aussi exceptionnellement recourir : celui du « trope présuppositionnel » (Kerbrat-Orecchioni 1986 : 116-121).

<sup>7</sup> Cela d’autant plus que la constitution du corpus repose généralement sur des critères externes, lorsqu’il s’agit comme c’est souvent le cas d’une « collection » — conversations téléphoniques ou échanges par Internet, interactions dans les petits commerces, réunions de travail, entretiens d’embauche, etc.

texte lui-même de l'interaction, de l'existence d'une « audience », qui pourtant « surdétermine » l'ensemble de son fonctionnement, et qu'il convient donc de prendre en compte dans l'analyse si l'on veut interpréter correctement ce qui se passe dans l'interaction. On pourrait par exemple s'étonner du fait que les termes d'adresse sont nettement plus fréquents dans les interviews radiophoniques que dans les entretiens privés, si l'on oubliait qu'outre leur fonction appellative ils possèdent, par rapport à ces destinataires supplémentaires et invisibles que sont les auditeurs, une fonction désignative (il s'agit de compenser leur absence d'accès visuel en les informant verbalement de l'identité des personnes prenant la parole dans le studio). Et pour en rester aux termes d'adresse, tels qu'ils sont cette fois utilisés dans les petits commerces, mentionnons cet autre exemple illustrant la nécessité de prendre en compte *dans le détail* le contexte de l'interaction : ayant constaté non sans surprise que la fréquence de ces termes était nettement plus faible dans le corpus « Boulangerie » que dans tous nos autres corpus de petits commerces, nous avons fini par comprendre que cela tenait au très jeune âge de la boulangère, qui rendait difficile l'usage de « Madame ». La forme « Mademoiselle » étant aujourd'hui, pour diverses raisons, rarement utilisée, les clientes se voyaient contraintes de renoncer à l'usage de l'appellatif, ce qui faisait chuter leur nombre global. Sans le recours à cette information externe, il nous eût été impossible d'expliquer cette particularité de notre corpus Boulangerie.

Si l'on ne peut que souscrire à l'idée, chère aux tenants de l'analyse conversationnelle, selon laquelle « l'analyse doit se faire du point de vue des membres », encore faut-il savoir ce qu'il faut entendre par une telle formule. Pour nous, elle signifie non que le travail de l'analyste se confond avec celui des participants (les conditions dans lesquelles se trouvent placées ces deux catégories de sujets-interprétants, ainsi que leurs objectifs, sont à tous égards différents), mais que *l'analyste doit tenter de reconstituer le travail de production et d'interprétation effectué par les membres* ; ce qui implique qu'il prenne en compte dès le départ certaines données contextuelles concernant les différents « cadres » de l'interaction (cadre spatio-temporel, cadre participatif, cadre institutionnel, etc.), ou leur « schéma », quitte à voir ensuite comme ces données sont « activées » par le discours lui-même, et comment elles sont éventuellement remaniées et « négociées » entre les participants au cours du déroulement de l'interaction. En d'autres termes, il s'agit de concilier les deux approches dites respectivement *top-down* et *bottom-up*, entre autres par Aston (1988: 26) :



The schema provides initial presuppositions and expectations, but through the discursive process its instantiation may be modified and renegotiated on a bottom-up basis.

Si l'analyste ne participe pas à la construction de l'interaction, il doit la *reconstruire* après coup, c'est-à-dire reconstituer « ce qui se passe » tout ou long du processus discursif. Cette opération de reconstruction nécessite le recours à des informations aussi bien internes qu'externes. Notons simplement que l'analyste est nettement plus handicapé lorsqu'il travaille sur des données authentiques (puisqu'il traite d'un objet qui ne lui est en rien destiné, et s'imisce en intrus dans l'échange communicatif)<sup>8</sup> que lorsqu'il opère sur du discours « fabriqué » : il est alors destinataire au même titre que les autres récepteurs, d'un texte où les informations décisives pour la compréhension sont en principe toutes délivrées par l'auteur — la différence est de taille, comme on s'en aperçoit en comparant par exemple les romans épistolaires (où l'on a toutes les cartes en mains) aux vraies correspondances qu'on lit par effraction, et dont l'interprétation est bien souvent mise en déroute, faute des informations contextuelles indispensables.

### 3. Troisième principe : l'*éclectisme méthodologique*

Le discours en interaction étant un objet fort complexe, comportant différents « niveaux », « plans » ou « modules », il est permis d'estimer que pour en rendre compte de façon satisfaisante on a tout intérêt à recourir conjointement à des outils descriptifs de provenance diverse, plutôt que de s'enfermer dans un modèle dont l'efficacité se limite à un niveau seulement du fonctionnement de l'interaction, ce qui risque de nous rendre aveugles à d'autres aspects tout aussi fondamentaux. Pour illustrer ce que j'appelle une approche « éclectique », je prendrai l'exemple de ce petit extrait d'un débat télévisé se déroulant entre Nicolas Sarkozy (alors seulement ministre de l'intérieur) et Jean-Marie Le Pen.<sup>9</sup>

Sarkozy est sur le plateau depuis un bon moment déjà (ayant été confronté à divers interlocuteurs) quand Le Pen fait son entrée. Il salue à la ronde, et s'installe sur l'invitation de l'animateur de l'émission, Olivier Mazerolle (OM) :

1-OM : monsieur Sarkozy alors euh Jean-Marie Le Pen président du Front National est avec nous euh vous allez débattre ensemble bonsoir monsieur Le Pen

2-LP : bonsoir/

3-OM : voilà (.) prenez place (.) monsieur Le Pen

À peine assis, Le Pen se lance dans une diatribe contre le monde politico-médiatique qui

---

<sup>8</sup> Sauf s'il a lui-même participé à l'interaction qu'il étudie, ce qui pose d'autres problèmes.

<sup>9</sup> Il s'agit de l'émission *100 minutes pour convaincre*, France 2, 20 nov. 2003.

le traite comme un « paria ». Sarkozy le laisse faire son petit numéro durant plus d'une minute, et au moment même où Le Pen s'apprête après ces préliminaires à passer à l'attaque contre son interlocuteur, voici ce à quoi l'on assiste :

5-LP : ASP<sup>10</sup> monsieu:r/ le ministre de l'Intérieu:r/ vous me donnez l'impression::/ [ASP]

6-NS : bonsoir/

monsieur Le Pen

7-LP : bonsoir/ bonsoir monsieu:r eh j'ai dit bonsoir en arrivant/ ASP mais euh vous étiez inclus collectif- dans mon bonsoir collectif\

Je vais m'intéresser dans cet extrait à la formule de salutation *bonsoir monsieur Le Pen*, qui apparaît par deux fois à l'identique (tours 1-OM et 6-NS), mais avec des valeurs sensiblement différentes du fait de la différence de placement séquentiel ; et je me demanderai de quels outils on a besoin pour en rendre compte.

(1) Dès lors que l'on parle de « salutation » le recours à *la théorie des speech acts* s'impose, puisque la salutation est un acte de langage particulier, par lequel le locuteur « indique de façon courtoise qu'il a reconnu l'auditeur » : telle est la valeur illocutoire des énoncés dits de « salutation », d'après Searle (1972 : 107)<sup>11</sup> qui ajoute que ce type d'énoncé est soumis à la condition préliminaire que « le locuteur et l'auditeur viennent juste de se rencontrer », ce qui implique que la salutation doit normalement apparaître dès l'ouverture de l'interaction.

(2) C'est alors vers *l'analyse conversationnelle* que l'on peut se tourner pour préciser les choses à cet égard, étant donné l'importance que ce type d'analyse accorde à la question du placement séquentiel des unités conversationnelles.<sup>12</sup>

De ce point de vue on constate immédiatement une différence entre les deux occurrences de *bonsoir monsieur Le Pen*.

– La première est parfaitement orthodoxe : l'animateur de l'émission accueille son invité sur le plateau, il le salue donc, et l'invité répond par une salutation symétrique (mais sans l'accompagner d'un terme d'adresse).

---

<sup>10</sup> ASP signale une aspiration audible.

<sup>11</sup> La formulation par Searle de cette « condition essentielle » de la salutation est un peu contestable dans la mesure où l'on peut fort bien, dans certaines circonstances, saluer quelqu'un que l'on ne (re)connait pas — cette condition pouvant être reformulée ainsi : « le locuteur indique au destinataire qu'il l'a reconnu et/ou qu'il a l'intention d'engager avec lui un échange verbal ».

<sup>12</sup> Sur la distinction entre un *greeting item* et une *greeting place*, voir Sacks, 1992 : 94.

– La deuxième salutation (6-NS) est quant à elle « mal placée » (*misplacement*) puisqu'elle survient alors que Le Pen est depuis un moment déjà engagé dans un échange avec Sarkozy, lequel se rend en outre coupable d'une interruption patente. Du fait de ce placement inhabituel, le « bonsoir » de Sarkozy, sans cesser d'être une salutation, fonctionne en même temps comme un acte indirect de *reproche*. Cette valeur découle d'un raisonnement tel que : en engageant un échange avec moi vous auriez dû commencer par me saluer, or vous ne l'avez pas fait, donc vous n'êtes qu'un rustre ; elle est en outre renforcée par l'intonation (au contour nettement plus ascendant qu'en 1-OM, ce qui donne à l'énoncé l'allure d'une petite leçon de savoir-vivre), sans parler de la mimique de triomphe (mouvement de bas en haut de la tête inclinée et petit sourire) par laquelle Sarkozy accueille le « bonsoir » réactif de Le Pen (sorte d'indice rétroactif de la valeur indirecte de reproche).

L'énoncé de Sarkozy possède donc une double valeur illocutoire (la valeur de salutation s'attachant conventionnellement à la forme « bonsoir », et la valeur de reproche émergeant dans ce contexte particulier). Il appelle une double réaction, qui advient en effet : contraint de retourner la salutation (qu'il réitère même non sans agacement), Le Pen se sent aussi tenu de justifier son comportement (« j'ai dit bonsoir en arrivant mais vous étiez inclus dans mon bonsoir collectif » : réaction au reproche). D'autres valeurs interactionnelles, que l'on pourrait dire « perlocutoires », viennent en outre se greffer sur ces deux valeurs illocutoires, par exemple :

L'irruption inopinée de la salutation va avoir pour effet de *dérégler l'échange* et de *déstabiliser Le Pen*, comme on le voit en 7-LP : stoppé dans son élan, il produit à la fin de son tour un « raté » suivi d'une « réparation » (« vous étiez inclus collectif- dans mon bonsoir collectif ») — Le Pen est manifestement « désarçonné ».

Enfin, cette salutation va avoir pour effet d'*invalidier ce qui précède* : comme une salutation doit normalement apparaître au tout début de l'échange, ce qui la précède va devenir en quelque sorte *nul et non avvenu*.

(3) On peut encore convoquer *la théorie de la politesse* développée à la suite de Goffman par Brown et Levinson et quelques autres, qui partagent l'idée selon laquelle la politesse se ramène pour l'essentiel au « travail des faces » (*face-work*) : la salutation est en principe un acte « courtois » (voir la définition de Searle mentionnée plus haut),

c'est-à-dire qu'elle constitue un acte « flatteur pour la face » (FFA)<sup>13</sup>, et tel est bien le cas du « bonsoir Monsieur Le Pen » de l'animateur (la politesse de la salutation étant renforcée par le terme d'adresse). Par contre, dans l'usage que Sarkozy fait ensuite de la formule, le FFA est sérieusement mis à mal par cet acte « menaçant pour la face » (FTA) qui vient parasiter la salutation, à savoir le reproche aggravé par l'interruption, Le Pen se voyant administrer par Sarkozy un coup de semonce et se trouvant contraint de se justifier comme un enfant pris en faute — il est incontestablement mis en position basse par le reproche sarkozien, qui est d'ailleurs d'une légitimité douteuse : après avoir salué « à la ronde » juste après son entrée en scène, Le Pen est-il vraiment tenu d'adresser une salutation particulière à Sarkozy lorsqu'il entame avec lui un échange en tête à tête? Rien n'est moins sûr : notre système rituel est à cet égard flottant, et il est permis d'estimer que dans un tel cas la salutation constitue plutôt une « hyperpolitesse »...

(4) On pourrait encore faire appel à Goffman pour ses travaux sur la *présentation de soi* et la construction corrélatrice des images de soi et d'autrui dans l'interaction (ainsi Sarkozy, faisant d'une pierre deux coups, utilise-t-il la salutation pour afficher une identité de débateur poli, tout en affublant son adversaire d'un *éthos* « grossier personnage ») ; ainsi que pour les notions qu'il a mises en place en vue de la description du *cadre participatif* dans lequel s'inscrivent les échanges — en l'occurrence un cadre complexe puisque nous avons affaire à une interaction médiatique, l'échange qui se déroule sur le plateau n'étant en fait qu'un spectacle destiné à une autre instance de réception : l'ensemble des téléspectateurs, dont on peut imaginer que pour la plupart d'entre eux, ils se réjouissent du bon tour que Sarkozy vient de jouer à Le Pen, réputé pourtant débateur redoutable.

D'autres types d'outils (provenant des différents courants de la pragmatique, de l'analyse du discours et de l'analyse des interactions)<sup>14</sup> peuvent également à l'occasion rendre des services à la description. Mais ce petit exemple permet déjà de donner une idée de ce que l'on peut entendre par « éclectisme méthodologique », et d'illustrer le fait que pour décrire un segment d'interaction on a tout intérêt, me semble-t-il, à multiplier les angles d'approche et à

---

<sup>13</sup> Sur les notions de *Face Threatening Act* et de *Face Flattering Act*, voir Kerbrat-Orecchioni 1992 et 2005 : chap. 3.

<sup>14</sup> Voir plus haut les allusions à Ducrot et Labov & Fanshel.

convoquer des outils descriptifs de provenance diverse.

#### 4. La variation culturelle

Parmi les éléments du contexte qu'il est nécessaire de prendre en compte dans l'analyse, il convient de mentionner le contexte culturel dans lequel se déroule l'échange. Certes, on peut fort bien se contenter, comme c'est le cas de la grande majorité des études, de décrire tel ou tel type d'interaction dans une langue et une société données — l'analyse du discours en interaction n'implique pas nécessairement l'adoption d'une approche comparative interculturelle, et l'on ne peut donc pas parler ici d'un « principe méthodologique » de même nature que ceux qui ont été envisagés dans les rubriques précédentes. Encore faut-il toutefois ne jamais perdre de vue l'idée que tous les aspects du fonctionnement des interactions, ainsi que les normes communicatives qui les sous-tendent, peuvent prêter à variation culturelle. C'est ce que nous allons pour terminer illustrer en reprenant l'exemple de la salutation, et plus largement des rituels d'ouverture de l'interaction.

En effet, on ne procède pas partout de la même manière pour « entrer en conversation » : ce ne sont pas partout les mêmes actes, verbaux et non verbaux, qui se rencontrent dans la séquence d'ouverture, et ils ne se réalisent pas partout de la même manière.

##### (1) La *salutation* proprement dite

Composante centrale de la séquence d'ouverture, l'échange de salutations est sujet à d'innombrables variations, en ce qui concerne en particulier la façon dont les locuteurs répondent, selon leur culture d'appartenance, aux questions suivantes :

– Qui doit saluer qui, et dans quel ordre ? Si l'on doit systématiquement se saluer lorsqu'on se (re)connaît, ce n'est que dans des circonstances bien particulières que l'on salue un inconnu, mais lesquelles ? (taxi, autobus, bureau de poste, commerce, ascenseur, hall d'immeubles, simple passant...)

– À quel moment doit-on saluer ? Au début d'une nouvelle rencontre, soit ; mais encore ? À quelle distance exactement ? Et convient-il de renouveler la salutation quand on se rencontre à nouveau le même jour ?

– Enfin, comment saluer ? Les gestes de salutation (révérence et courbette, bise,

embrassade et accolade, poignée de mains, etc.), et *a fortiori* les formules de salutation, sont très variables d'une société à l'autre. La nôtre se caractérise d'une part par une relative pauvreté et sobriété des formules utilisées (comparées à cette « litanie des salutations » que l'on observe dans certaines sociétés africaines traditionnelles, sorte de chant psalmodié avec reprises, refrains et « coda » dont l'organisation séquentielle est soumise à une codification précise), et d'autre part par leur caractère généralement symétrique : les salutations initiative et réactive sont le plus souvent de même nature (en dehors de situations et milieux bien particuliers), alors que dans d'autres cultures les salutations ont pour principale fonction de marquer la hiérarchie existant entre les interlocuteurs. En d'autres termes : les salutations françaises marquent généralement une relation égalitaire, et sur l'axe « horizontal », une relation plus ou moins distante ou familière selon leur réalisation (gestuelle : poignée de mains *vs* bise ; verbale : « bonjour/bonsoir » *vs* « salut » ou « ciao »). Mais en tout état de cause, la familiarité qu'exprime notre « bise » (déposée « du bout des lèvres » avec tout le reste du corps soigneusement maintenu en retrait) n'est jamais que relative : rien à voir par exemple avec l'*abraço* brésilien, qui implique un véritable contact corporel, et constitue l'une des principales manifestations du fait que la société brésilienne est incontestablement une société « à contact » et à « éthos de proximité ».

## (2) Les questions-de-salutation (*greeting questions*)

La salutation proprement dite peut être suivie (et même dans certains cas remplacée) par une énoncé au statut « hybride » puisqu'il a la forme d'une question mais une valeur pragmatique intermédiaire entre la question et la salutation, n'étant pas en principe fait pour solliciter une réponse précise de la part du destinataire<sup>15</sup>.

Les questions-de-salutation sont attestées dans la plupart des langues, mais avec des différences telles dans leurs réalisations et leurs conditions d'emploi que cela peut occasionner bien des malentendus en situation interculturelle.

– En France, la seule véritable question-de-salutation est la question sur la santé du destinataire (« (Comment) ça va ? » et ses variantes). Notons qu'à la différence de la salutation proprement dite, cette question présuppose que les deux interlocuteurs ne sont pas l'un pour l'autre de véritables « inconnus » ; cela du moins en français « hexagonal », mais il

---

<sup>15</sup> Sur cet acte « hybride », voir Kerbrat-Orecchioni (2001: 110-122).

Notons que cet acte de langage indirect est en quelque sorte l'inverse de la salutation-reproche envisagée précédemment, puisque la valeur de salutation est secondaire dans la question-salutation alors qu'elle était primitive dans la salutation-reproche. Mais le mécanisme général est le même dans les deux cas : une valeur dérivée vient se greffer sur la valeur littérale, qui ne s'efface pas pour autant complètement.

n'en est pas de même dans certains pays d'Afrique francophone, comme en témoigne ce chauffeur de bus parisien d'origine guinéenne se plaignant de l'impolitesse des passagers :

Parfois je leur dis « Comment allez-vous ? » Alors les gens sont surpris et ils me disent : « Oh mais je ne vous connais pas ! » Mais pas besoin de se connaître pour être polis, non ? (France Inter, *Eclectik*, 14 décembre 2004)

Le malentendu est ici patent : s'il est bien vrai que point n'est besoin de se connaître pour être poli, il faut, en France, se connaître pour se demander comment on va !

– Dans la plupart des sociétés africaines, les questions-de-salutation portent non seulement sur le destinataire lui-même, mais aussi sur son entourage. Lorsqu'elles figurent à l'ouverture de l'interaction, ces questions ne doivent pas être traitées comme de véritables demandes d'information, mais comme de simples « routines » auxquelles on doit réagir de façon tout aussi routinière ; ce qui peut prêter à malentendu dans la communication interculturelle :

Au Ghana, une ouverture de conversation comporte typiquement la routine suivante : *comment va ta famille ?* Alors quand je suis arrivée en suisse allemande, cette question est une des premières choses que j'aie dites à mon amie suisse allemande. Elle a eu une réaction d'hésitation avant de me répondre, puis elle a commencé à me donner des nouvelles très précises de son père, de son frère, de ses cousins, etc. Cela m'a choquée parce que je ne voulais pas qu'elle me raconte toute sa vie [...]. La question sur la famille est une routine, ce qui signifie que le locuteur ne s'attend pas à ce qu'on lui raconte le détail de ce qui est arrivé à la famille mais s'attend à une réponse elle aussi ritualisée, à savoir par exemple : *ça va bien*. (Kilani-Schoch 1992 : 134-135)

Malentendu qui peut être rapproché de celui qu'analyse Béal (1992) à propos de l'usage australien de la formule, rituelle le lundi matin dans les bureaux ou salles des professeurs, *Did you have a good week-end ?* Béal montre en effet que cette formule n'est pour les Australiens qu'une routine appelant une réaction minimale (*Nice, thank you*), alors qu'il s'agit pour nous d'une vraie question, d'où ce malentendu attesté en situation de communication interculturelle : les Australiens trouvent les Français peu polis (puisqu'ils oublient régulièrement de poser cette question), et excessivement diserts (puisque qu'ils y répondent en « racontant leur vie ») ; quant aux Français, ils interprètent le comportement des Australiens comme étant à la fois indiscret et hypocrite, puisqu'ils ne daignent même pas écouter la réponse à la question qu'ils viennent de poser — le problème étant que justement, cet énoncé *n'est pas* une vraie question.

– En Corée, au Vietnam, en Chine, et dans un certain nombre d'autres sociétés, la manière la plus naturelle de saluer consiste à choisir dans un paradigme de questions-de-salutation la formule la mieux adaptée aux circonstances spatio-temporelles de la rencontre. En Corée (où il n'existe pas de salutation proprement dite : l'expression de salutation « complémentaire » est donc en l'occurrence contestable), ce sont par exemple les formules

(traduites en français) : « Tout va bien ? », « Avez-vous bien dormi ? », « Avez-vous mangé ? », « Qu'est-ce qui vous amène ici ? », « Où allez-vous ? », « D'où venez-vous ? », « Vous êtes encore là ? », « Vous êtes venu bien tôt hein ? ». Au Vietnam, où l'action de saluer se dit *chào ho'i* (c'est-à-dire « saluer-interroger »), on rencontre semblablement : « Où allez-vous ? », « Que faites-vous là ? », « Vous avez mangé ? », « Vous allez au marché ? », etc. Questions qui elles non plus n'attendent pas de réponse précise : après « Où allez-vous ? », on peut fort bien répondre « Vous voyez ! » sans que cela fasse aucunement l'effet d'une provocation (et d'une transgression éhontée de la « maxime de quantité » de Grice). Même chose encore en chinois : comme le remarque Auchlin (1993 : 21-2), « Où vas-tu ? » et « As-tu mangé ? »<sup>16</sup> ont ni plus la valeur d'un « bonjour » français, et les enchaînements « Je vais par là » et « Oui/Non » qu'ils entraînent le plus souvent, « dans ce type de contexte, ne sauraient avoir d'autre sens que celui d'un “salut” en retour ».

Ces questions-de-salutation doivent être distinguées des questions qui marquent l'intérêt et la sollicitude envers autrui, telles que « Vous avez quel âge ? » ou « Vous avez des enfants ? », questions qui, elles, attendent une véritable réponse. Mais à la différence de ce qui se passe en France où elles seraient considérées comme « indiscretes » au début d'une première rencontre, de telles questions sont au contraire attendues dans des circonstances analogues au Vietnam ou en Corée ; ce qui constitue une nouvelle et inépuisable source de malentendus à double sens, qu'illustrent ces deux témoignages à la saisissante symétrie, mentionnés par Jang (1993), celui d'un étudiant coréen arrivant en France :

Mon directeur de recherche français m'a réservé un accueil plutôt froid. Il ne m'a même pas demandé si j'étais marié, quel âge j'avais, où j'habitais, etc. Il m'a simplement expliqué l'orientation générale de l'établissement et les formalités d'inscription.

et celui d'un professeur français travaillant depuis un an en Corée :

Quand un Coréen fait la connaissance d'un étranger, il lui demande très vite son âge, s'il est marié et s'il a des enfants. C'est quasiment un interrogatoire d'état civil. Pour l'étranger, c'est toujours un peu surprenant au début.

### (3) *Autres ouvriers*

Dans certaines circonstances particulières, on peut être amené à recourir à d'autres « stratégies d'abordage ». Par exemple :

– Lorsque l'on interpelle un inconnu dans la rue pour lui demander sa route ou quelque autre renseignement, c'est l'*excuse* qui est de mise (pour compenser le « dérangement » que

---

<sup>16</sup> Cette formule risque dans certaines circonstances de donner lieu à un malentendu particulier dans la mesure où en France, elle peut être interprétée comme un acte indirect non de salutation mais d'invitation.



constitue la question posée) ; excuse qui dispense en principe de la salutation, en France du moins, mais non aux Antilles, si l'on en croit cette anecdote rapportée par Renaud Camus (1985 : 11-12) : un de ses amis, en vacances à la Martinique, s'étant égaré, avise un « vénérable insulaire », et l'aborde le plus poliment du monde :

Excusez-moi, monsieur, est-ce que vous pourriez me dire de quel côté se...

Mais ici, vive interruption de l'autre, furieux :

D'abord, quand on est poli, on commence par dire bonjours aux gens, avant de leur demander quelque chose !

Et Camus de conclure :

Cet épisode malencontreux me semble exemplaire, et devoir être placé en exergue à tout réflexion, si fragmentaire se veuille-t-elle, sur les manières de ce temps. Il rappelle à propos l'essentiel, à savoir que les manières sont, précisément, de ce temps ou d'un autre, de ce lieu-ci ou de celui-là.

Politesse en-deça de l'Atlantique, impolitesse au-delà...

Exemple qui illustre aussi ce fait (déjà mentionné à propos de « Comment ça va ? ») que la variation peut affecter même des communautés qui partagent la même langue : les normes communicatives sont relativement indépendantes du système linguistique dans lequel elles s'incarnent.<sup>17</sup> Ajoutons toutefois qu'il semble bien qu'à cet égard l'usage français tende aujourd'hui à se modeler sur l'usage antillais, avec la généralisation de la salutation (« bonjour/bonsoir ») comme rituel d'ouverture « passe-partout », en particulier dans les relations de service — on peut soupçonner les directions du personnel de « dresser » leurs employé-e-s à l'utiliser sans discrimination en toute circonstance, ce qui donne à l'exercice de la politesse un caractère excessivement « mécanique », sans compter les malentendus (intraculturels cette fois) que ce changement dans les usages peut occasionner : lorsque l'on demande à quelqu'un, poliment mais en se contentant d'une excuse ou d'un « s'il vous plaît », un renseignement quelconque, il arrive de plus en plus souvent que cette personne, surtout si elle est investie de quelque fonction officielle, vous administre un « bonjour » à connotation de reproche assez semblable à celui que Sarkozy inflige à Le Pen dans l'exemple précédemment cité.

– Lorsque se trouvent en contact des personnes qui ne se connaissent pas mais sont destinées à établir une relation personnelle, ce sont les *présentations* qui sont attendues. Ce rituel est toutefois beaucoup plus systématique dans certaines sociétés (comme les États-Unis) que dans d'autres (comme la société française). À l'inverse, notre rituel votif « Bon appétit ! »

---

<sup>17</sup> Sur le délicat problème des relations entre langue et culture, voir notre article (2002) intitulé « Système linguistique et éthos communicatif ».

est quasiment inconnu aux États-Unis. C'est sur cette double divergence de normes, entraînant un double malentendu (l'Américain interprétant comme une présentation le « Bon appétit » du Français, et le Français interprétant comme un vœu le « David Smith » de l'Américain), que repose l'« histoire drôle » suivante :

La scène se passe sur un paquebot transatlantique, entre un Français et un Américain qui se trouvent à la même table de restaurant.

Le premier jour, alors que nos deux passagers viennent de s'installer à table pour déjeuner, le Français s'exclame : « Bon appétit ! ». L'Américain réplique alors : « David Smith ! »

Le soir, nos deux compères se retrouvent à la même table. Le Français : « Bon appétit ! » L'Américain, un peu interloqué mais ne voulant pas être en reste, reprend non sans agacement : « David Smith ! ».

Le lendemain midi, même scénario. Exaspéré, l'Américain va trouver le commandant de bord et lui dit : « Écoutez, vous m'avez placé à la table d'un Français, un certain Monsieur Bonappétit, qui est complètement fou : chaque fois que nous nous trouvons ensemble il faut qu'il se présente ! »

Amusé, le commandant de bord explique à l'Américain sa méprise. Le soir donc, tout fier de son nouveau savoir, l'Américain lance fièrement au début du repas : « Bon appétit ! » Et alors le Français de répliquer : « David Smith ! »

Ces malentendus ont le plus souvent pour seul effet d'engendrer des « moments inconfortables » dans l'interaction en mettant les interactants dans l'embarras. Mais ils peuvent aussi, lorsqu'ils se répètent, avoir des conséquences plus graves, et même parfois désastreuses (construction de stéréotypes xénophobes). On peut attendre d'une réflexion sérieuse et systématique sur la variation culturelle qu'elle permette d'éviter, ou du moins de réduire, de tels malentendus ; et de lutter contre un ethnocentrisme tenace, qui incite à évaluer les comportements d'autrui à l'aune de ses propres normes. Traquant inlassablement le culturel sous le masque du naturel, la pragmatique contrastive nous aide à mieux comprendre l'autre, cet étranger qui cesse d'être étrange dès lors que l'on admet le caractère éminemment relatif et variable des normes interactionnelles. Mais elle permet aussi du même coup de mieux comprendre sa propre culture, car elle rend visibles certaines « évidences invisibles »<sup>18</sup>, évidences dont on ne prend conscience que lorsqu'elles sont d'une certaine manière mises en crise et en déroute — permettant donc à la fois d'appréhender ses propres normes, et en les relativisant, de les « juger plus sainement » :

Il est bon de savoir quelque chose des mœurs de divers peuples, afin de juger des nôtres plus sainement, et que nous ne pensions pas que tout ce qui est contre nos modes soit ridicule, et contre raison, ainsi qu'ont coutume de faire ceux qui n'ont rien vu. (René Descartes, *Le discours de la méthode*, Garnier-Flammarion, 1637/2000: 35)

---

<sup>18</sup> Pour reprendre l'expression de Raymonde Carroll, qui sert de titre à son ouvrage de 1987.

## Références

- ASTON, G. (éd.). *Negotiating Service*, Bologna: CLUEB, 1988.
- AUCHLIN, A. *Faire, montrer, dire. Pragmatique comparée de l'énonciation en français et en chinois*, Berne: Peter Lang, 1993.
- AUER, P. & di LUZIO, A. (éds). *The Contextualization of Language*, Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, 1992.
- BEAL, C. « Did you have a good week-end ? or why there is no such thing as a simple question in cross-cultural encounters », *Australian Review of Applied Linguistics* 15-1 : 23-52, 1992.
- BROWN, P. & LEVINSON, S. *Politeness. Some universals in language use*, Cambridge: CUP, 1987
- CAMUS, R. *Notes sur les manières du temps*, Paris: P.O.L., 1985.
- CARROLL, R. *Évidences invisibles. Américains et Français au quotidien*, Paris: Seuil, 1987.
- CARON, J. *Les régulations du discours*, Paris: PUF, 1983.
- DURANTI, A. & GOODWIN, Ch. (éds). *Rethinking Context. Language as an Interactive Phenomenon*, Cambridge, CUP, 1992.
- EERDMANS, S.L.; PREVIGANO, C. L. & THIBAUT, P. J. (éds). *Language and Interaction. Discussions with John Gumperz*, Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, 2002.
- GOFFMAN, E. *La mise en scène de la vie quotidienne. 1- La présentation de soi*, Paris: Minuit, 1973.
- GOFFMAN, E. *Les rites d'interaction*, Paris: Minuit, 1974.
- JANG, Han-Up. *La politesse verbale en coréen, en français et dans les interactions exolingues. Applications didactiques*, Thèse de Doctorat, Université de Rouen, 1993.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. *L'implicite*, Paris: A. Colin, 1986.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. *Les interactions verbales t. I-II-III*, Paris: A. Colin, 1990-1992-1994.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. *La conversation*, Paris: Seuil (Mémo), 1996. [traduction en portugais par C. Piovezani Filho: *Análise da conversação, Princípios e métodos*, São Paulo: Parábola Editorial, 2006].
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. *Les actes de langage dans le discours*, Paris: Nathan, 2001. [traduction en portugais par F. Afonso : *Os Atos de Linguagem no Discurso*, Niteroi (Bresil), ed. UFF (Universidade Federal Fluminense), 2005].
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. « Système linguistique et éthos communicatif », *Cahiers de Praxématique* 38, 37-59, 2002.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. *Le discours en interaction*, Paris: A. Colin, 2005.
- KILANI-SCHOCH, M. « Il fait beau aujourd'hui. Contribution à l'approche linguistique des

- malentendus interculturels », *Cahiers de l'ILSL* (Lausanne) 2 : 127-154, 1992.
- LABOV, W. & FANSHEL, D. *Therapeutic Discourse*, New York, Academic Press, 1977.
- SACKS, H. (1992), *Lectures on Conversation*, vol. I, Oxford: Basil Blackwell.
- SEARLE, J. *Les actes de langage*, Paris: Hermann, 1972.
- TRAVERSO, V. (éd.). *Perspectives interculturelles sur l'interaction*, Lyon: PUL, 2000.